

# Réinventer le tourisme

Rémy Knafo

## Le géographe ne croit pas à un recul durable du secteur touristique, mais à sa refondation sous de nouvelles formes

**L**a pandémie de Covid 19 est une catastrophe sans précédent dans l'histoire du tourisme. On peut d'ores et déjà en tirer trois leçons.

La crise a d'abord confirmé à quel point le tourisme était un fait de civilisation – un désir quasi universel – occupant une place notable, voire centrale, dans nos vies, dans nos villes, dans notre économie, dans notre rapport au monde, bien loin de la lubie consumériste méprisable, à laquelle certains beaux esprits le réduisent. Le tourisme nous manque quand nous en sommes empêchés par la pandémie, la maladie, l'âge ou l'insuffisance de moyens financiers. Et s'il est un domaine où l'on ne peut faire l'économie du mode présentiel, c'est bien la pratique touristique.

Cette crise aura aussi fait des dégâts qui affecteront durablement des pans entiers de l'économie, partout dans le monde : il y aura là des occasions de repartir sur des bases différentes. Cette exigence de refondation n'est pas seulement le fruit de la crise actuelle, qui n'a fait qu'amplifier une nécessité déjà patente depuis des années. Jusqu'en 2019, les excès de toutes sortes avaient, en partie au moins, été dissimulés par une croissance ininterrompue : saturation de territoires qui, à l'instar des Baléares, estimaient déjà qu'ils devenaient trop dépendants d'une activité touristique dont le rendement décroissait ; lassitude des habitants de nombreux lieux, qui voyaient les touristes bouleverser des parts de plus en plus importantes de leur univers quotidien ; saturation, enfin, de la planète, menacée par le réchauffement climatique et l'emprise croissante des hommes sur des écosystèmes fragiles.

### Tradition touristophobe

Tout cela est le produit d'un système insuffisamment régulé, tourné vers un irraisonné et irresponsable « toujours plus », même s'il était de plus en plus maquillé sous les habits souvent trompeurs d'un « tourisme durable ».

Mais vouloir réinventer le tourisme ne veut pas dire en ignorer les réalités mondiales : changer de lieu pour son plaisir, dans le cadre de son temps libre, n'est plus l'apanage d'une minorité fortunée de la population. Le monde entier s'y est converti ; dans les pays en développement, l'accès aux pratiques touristiques est l'un des critères de l'élévation du niveau de vie ; c'est ainsi qu'il y a désormais plus de touristes chinois et indiens que de touristes européens et états-unis.

Les solutions existantes ne répondent pas aux défis, qu'il s'agisse de formes alternatives, aussi sympathiques qu'elles soient (tourisme solidaire, équitable, communautaire, etc.), ou de conceptions aussi radicales qu'irréalistes : fustiger le tourisme (de masse, évidemment), pronostiquer sa mort, se projeter dans l'après-tourisme, promouvoir un tourisme hors des sentiers battus, etc. Tout cela n'est qu'un nouvel avatar d'une tradition touristophobe marquée par un péché originel : nos élites n'ont toujours pas accepté que le tourisme s'ouvre au plus grand nombre, et de devoir ainsi partager les plus beaux sites avec les autres.

Une partie de notre vision du tourisme est toujours commandée par l'élitisme et la nostalgie. Certes, cela crée des marchés de niche pour ceux qui ont les moyens, dans un monde de plus en plus densément peuplé, de s'offrir des destinations de plus en plus lointaines où l'on peut se payer le luxe d'éviter les foules. Mais ce tourisme de privilégiés n'est pas à l'échelle des problèmes posés par l'accès au tourisme des classes moyennes des pays en développement, que les grands pays touristiques se disputaient âprement avant la pandémie ; compétition qui, à n'en pas douter, reprendra après la pandémie.

Quant au « tourisme durable », porté par les instances internationales, les Etats, les entreprises, son efficacité est inversement proportionnelle à la réussite de sa diffusion planétaire. Tout le monde s'en réclame mais, généralement, pour mieux nous vendre produits et destinations dont la durabilité réelle est douteuse. Le système touristique est passé maître dans l'art de détourner à son profit les doctrines les

plus vertueuses. Beaucoup de défenseurs de l'environnement comme du patrimoine sont ainsi devenus des alliés objectifs d'une activité qui, jusqu'en 2019, continuait à progresser à un rythme que rien ne semblait pouvoir arrêter.

Après la pandémie, le tourisme repartira. Il importe que ce rebond, nécessaire pour tous ceux qui en vivent et pour ceux qui le pratiquent, ne se fasse pas sur des bases identiques ; pour en minorer les impacts négatifs, il faudra à la fois que notre système touristique se réforme – celui-là même qui a réussi jusqu'à présent à avancer ses pions, jusqu'aux lieux les plus reculés de la planète – et que les hauts lieux touristiques renoncent à la logique du « toujours plus » et acceptent de réguler les flux et de diminuer la croissance des profits.

## **Redistribution des flux**

Après la pandémie, les lieux du « sous-tourisme », bien plus nombreux que les lieux du « surtourisme », et que des touristes ont souvent découvert sous la contrainte de la nécessité sanitaire et des limitations kilométriques ou étatiques, auront une carte à jouer dans la redistribution d'une partie des flux.

Les infinies capacités d'invention et d'adaptation dont témoigne l'histoire du tourisme sur le temps long incitent à l'optimisme pour l'avenir, dès lors que les hommes prennent conscience des effets négatifs de leur toute-puissance, des excès de la mondialisation, mais aussi de la leur vulnérabilité, révélée par la pandémie. Cette épreuve sans précédent pour le système touristique doit être l'occasion d'un changement de paradigme, alimenté par un surcroît de réflexivité, individuelle et collective. Voilà pourquoi il n'est pas utopique de vouloir réinventer un tourisme qui respecte les aspirations des individus, les besoins de nos sociétés, les exigences de notre planète.

Rémy Knafo est professeur émérite de géographie à l'université Paris-I